

Portraits Scènes parisiennes

Marie Ouellet

Number 148, November 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83937ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, M. (2016). Portraits : scènes parisiennes. *Les écrits*, (148), 139–148.

MARIE OUELLET

Portraits

SCÈNES PARISIENNES

Déménagement imprévu

Un homme, une femme, des valises, des cartons, sous le porche. Il pleut des cordes. « Où allez-vous ? » je leur demande. Désespérés, ils me racontent que leur propriétaire vient, sans préavis, de les forcer à quitter leur appartement. Ils sont étrangers et ne savent pas comment transporter leurs bagages vers la Cité universitaire où, en dernier recours, ils ont trouvé à se loger. Ils ont peu de biens, mais c'est encore trop quand il faut traverser la ville sous la pluie. J'invite l'homme à venir téléphoner dans la maison pour trouver un taxi ; la femme surveillera leurs bagages. Nous montons rapidement, joignons, au bout d'un moment, un chauffeur assez compréhensif qui accepte même de les aider, malgré la pluie battante, à transporter jusqu'à son véhicule leurs effets personnels, parce que cette impasse est interdite aux voitures et qu'il faudra faire le déménagement à pied jusqu'à la rue de la Folie-Méricourt. On mesure le manque d'humanité de certaines personnes à la générosité des autres.

Celui qui déménage a, dans sa hâte de rejoindre sa compagne, oublié son chapeau sur la table. J'ai d'abord mis le précieux accessoire bien en vue, au cas où il reviendrait le chercher, mais cet homme n'a plus redonné signe de vie. Peut-être que lui et sa compagne ont dû quitter en hâte le

pays. Sans doute y a-t-il dans tout changement de vie une perte inéluctable.

Deux héroïnes simples

La main sur le cœur, posée là pour conjurer cette peur constante d'être renversée par une voiture, l'héroïne n° 1 traverse le fleuve, longe un bon moment les voies de berge déjà encombrées, puis file sur une piste cyclable empruntée inopinément par des motocyclistes pressés. Elle ne quitte pas de vue l'héroïne n° 2 qui la guide dans la cohue de cette journée ensoleillée et humide. Il est dix-sept heures trente. Téméraires, tendues comme un arc, les deux héroïnes, grâce à leur vélo de ville, mettent enfin un pied au sol, soulagées qu'au bout de cette cavalcade dans la circulation effrénée elles arrivent à bon port.

Avec leur veine habituelle, elles ont réussi à accrocher leur vélo à la grille baissée d'un commerce abandonné, voisin de la Maison de la poésie où elles viennent entendre une amie poète qui y présente son dernier recueil.

Dans la petite salle, toutes les chaises sont inoccupées. Où s'asseoir pour être près de leur amie sans l'intimider? Nos deux héroïnes se glissent vers l'avant, complices, puis déposent en même temps leurs affaires au milieu de la deuxième rangée. Leur veste, posée sur leur sac à dos, le sac sur la chaise, leur foulard coloré sur le dossier, elles sortent, derrière la petite estrade, et s'assoient sur le banc de pierre au milieu d'un îlot de verdure attendrie par l'arrosage minutieux d'un jardinier surement amoureux de cet espace magique. Cette fraîcheur tout à coup, l'odeur du vert! Les deux héroïnes au repos, en parfaite harmonie, immobiles sur ce banc. La soirée s'annonce belle.

Elles ne comptent pas les minutes durant lesquelles, sereines, elles restent silencieuses, rêveuses. Cette sensation merveilleuse: le temps, enfin, s'est arrêté.

La question en filigrane de cette soirée, que pose leur amie poète: «Est-ce que l'amour peut encore, de nos jours, exister tel qu'on le souhaite?» Cependant celle-ci informe l'assemblée que, dans son livre, le mot amour n'apparaît que trois fois, bien que depuis toujours son écriture soit traversée par le sentiment amoureux. «Est-il possible cet idéal de vie à deux?» Ses poèmes, dira-t-elle, sont issus de cette question: «Comment demeurer enthousiaste et aimant alors qu'on est pris dans les abysses d'un monde complètement dégénéré?»

Devant l'impermanence des choses, il n'y aura pas de réponse à cette question parce qu'au fond du paysage, le ciel, dans toute sa profondeur, n'arrête pas de bouger.

Endormie

Une femme s'approche de moi et me demande simplement: «Madame, quel jour aujourd'hui?»

— Nous sommes jeudi.

— Pas mercredi?

— Non, jeudi.

— Quelle date?

— Le quatorze août, ou plutôt le treize, nous sommes le treize août.»

D'un geste de la tête, elle me remercie, un peu chancelante, comme sortant du lit, et traverse la rue, dodelinant de la tête, cherchant sans doute ses repères, le nom des rues, les chiffres, les couleurs, creusant dans sa mémoire qui semble défaillante. Elle porte une robe sans manche, légère et courte. Quelque chose d'intemporel, d'immatériel émane d'elle. Je la vois s'éloigner, à l'intersection elle tourne à droite, je la perds de vue, tombe dans la lune.

Durant quelques secondes, immobile, je me sens à mon tour perdue dans le brouillard de mes pensées, le paysage urbain devenu, l'espace d'un instant, étrange et incertain. Le temps du rouge au vert. Un malaise indéfinissable. Puis, traversant la rue avec d'autres piétons, que je sens absorbés, sans enthousiasme, me voici replongée dans cette réalité toujours un peu décevante, ce questionnement intarissable : « Qui suis-je ? Où vais-je ? Pourquoi ici et pourquoi pas là ? Combien de temps ? »

À quelle heure on meurt ?

Le « petit » couché sur le trottoir

Un homme tient un kiosque à journaux situé au croisement de deux rues, devant une imposante église aux pierres grises salies par les années, mais bordée d'un minuscule jardin fleuri où des clochards sont installés. Chaque jour je passe devant ce monument de quartier qui se trouve à côté de la station de métro, du même nom que l'église. Le vendeur de journaux est charmant et lumineux, spécialement aujourd'hui, quand je l'entends dire à un client que la veille il s'est fiancé.

Et pourtant, dans cette atmosphère souriante de fin de matinée, cette bonne humeur du marchand de revues et l'allure détendue des passants à cause de l'accalmie climatique soudaine, après deux semaines de grisaille et de pluie, un drame se déroule : un « petit » est couché sur le trottoir. Les yeux fermés, la bouche crispée, sa petite mine d'enfant défaite, il crie, il gesticule, il pleure, semble enfermé dans un monde paniquant et se débattre avec des fantômes, à ce point qu'il remue dans tous les sens sa jolie tête qu'il risque de briser sur le ciment.

Des visages d'adultes inquiets le surplombent, mais personne n'ose l'approcher, car il crie si fort qu'on craint de

l'effaroucher encore plus. Une femme se trouve parmi les badauds, vraisemblablement la gardienne du bambin. On imagine qu'elle connaît peu le garçon, parce qu'elle ne sait ni l'appeler par son prénom, ni prononcer une seule parole rassurante, ni poser un geste réparateur. Au lieu d'essayer de le calmer, plus l'enfant s'agite, plus celle-ci reste paralysée par la situation, figée au-dessus de son protégé, répétant, comme une litanie, qu'elle ne comprend pas ce qui s'est passé et qu'elle n'arrive malheureusement pas à rejoindre son père. L'enfant, qui garde les yeux fermés en réclamant obstinément son papa, refuse qu'on l'approche, hurlant dès qu'il sent que quelqu'un essaie de le toucher. Finalement, au bout de quelques minutes d'inertie, une femme, parmi les témoins de cette scène désolante, s'agite enfin à chercher des solutions, répétant à plusieurs reprises qu'il faut appeler la police, l'ambulance, du secours : « Mais bon Dieu, qu'on prenne les grands moyens pour secourir cet enfant ! »

De son kiosque, depuis le début du drame, le beau fiancé observait la scène. Il finit par demander à un client de le remplacer quelques minutes, décidé à secourir le bambin. Arrivé au milieu du cercle des personnes ébahies, il interroge la gardienne sur les circonstances du drame. Celle-ci, perplexe, tétanisée devant l'enfant qui se débat de toutes ses forces, ne sait que répondre tant elle est bouleversée. La violence de celui dont elle a la charge lui a fait perdre tous ses moyens et elle avoue qu'elle ne sait comment le secourir et qu'elle a peur qu'il ne la frappe. Le marchand de journaux, comme un ange dans la tourmente, s'accroupit, se penche délicatement vers le petit bout de chou et, sans hésiter, saisit doucement les deux bras de l'enfant qu'il secoue avec fermeté, tentant de faire sortir le garçonnet du tunnel dans lequel il semble enfermé. Quand au début l'enfant le mord, l'homme ne bronche pas, mais il lui

parle avec autorité : usant de toute la tendresse et toute la fermeté dont il est capable, il répète : « Du calme ! », jusqu'à ce qu'il arrive enfin à prendre le petiot dans ses bras. Il berce l'enfant, le serre contre lui, si bien que sa petite mâchoire se décrispe, ses lèvres se détendent ; il ouvre les yeux, comme s'il sortait simplement d'un mauvais rêve, s'apaise enfin. La gardienne, à son tour, respire mieux.

Dans le quartier vivent deux jumelles. On les voit fréquemment accompagnées de leur mère, une femme au ventre impressionnant qui semble préférer rester dehors que dans son appartement. Ce trio bigarré contribue à mettre de l'ambiance sur la rue. Voici que tout à coup, arrive avec son copain l'une des jumelles, accompagnée, bien évidemment, de sa sœur identique qui les suit avec un landau dans lequel il y a son enfant venu au monde récemment. Ils s'arrêtent devant le petit attroupement, s'informant de la situation, s'adressant au marchand de journaux qu'ils connaissent. Celui-ci berce toujours l'enfant. Il leur raconte en quelques mots ce qui vient de se passer. Spontanément, la première jumelle, enthousiaste et solidaire, propose d'emmener le gamin dans un lieu plus calme, de le prendre en charge jusqu'à ce que sa gardienne réussisse enfin à rejoindre son père au téléphone. Celle-ci, soulagée, presque souriante, accepte sans hésiter le soutien inespéré de cette habituée du quartier, un vrai miracle !

Au bout d'un moment, l'enfant se lève de lui-même en frottant ses petites mains potelées. La deuxième jumelle l'aide à secouer ses vêtements qui sont pleins de poussières. Son visage s'est complètement métamorphosé : il sourit de toutes ses dents qu'il n'a plus, sa joie d'être au monde retrouvée, et sautille comme un petit lièvre, si heureux tout à coup de recevoir autant d'attention, ravi qu'on le cajole, qu'on lui donne des bonbons... C'est ce qu'on appelle, se retourner comme une crêpe.

Je les vois s'éloigner en procession: le copain ouvrant la marche, le garçon confiant, tenant la main de la première jumelle, la gardienne penaude, suivant derrière, la tête légèrement affaissée, les bras ballants, son téléphone en main et, en fin de défilé, la deuxième jumelle, poussant gaiement son poupon en fredonnant une chanson de circonstance: «Ah comme la vie serait belle s'il n'y avait pas les sous, s'il n'y avait pas les soucis.»

Quelques minutes plus tard, la vie a repris son cours, comme si rien d'exceptionnel ne s'était produit sur cette rue animée: c'est un va-et-vient perpétuel, du trottoir d'en face au kiosque à journaux, des escaliers du métro au jardinet, aux marches de l'église. La cloche sonne le midi, des passants s'arrêtent pour acheter un journal, une revue, un *Paris pratique*, un *Officiel des spectacles*; d'autres s'engouffrent dans le métro. Un clochard, sur le banc, se dispute avec sa compagne tandis que le merle, fidèle à son chant, passe au milieu de toute cette animation...

La mère des jumelles, sûrement avertie par ses filles, apparaît dans le décor et demande au marchand de journaux de lui raconter l'événement, ce qu'il fait avec animation, dans les moindres détails. Un chat dort sur le toit d'une voiture, la terrasse du café se remplit, le soleil brille à nouveau sur les tables et les clients. Le cortège avec l'enfant s'éloigne, le drame oublié, les fiançailles à nouveau sur le beau visage du vendeur de journaux, radieux derrière le comptoir de son minuscule kiosque peint en vert.

Révoltée

Elle arrive précipitamment à l'intersection de cette rue où je me trouve. Pendant qu'elle attache son vélo au poteau de

métal, elle déclare, s'adressant à moi, mi-joueuse, mi-sérieuse : « Les femmes d'abord et les enfants après, je vais prendre mon café. »

C'est une très jolie Parisienne, la jeune trentaine, qui porte des vêtements colorés, un mélange d'époques et de pays. À son allure délurée, à ses manières souples, son œil inquiet, mais coquin, je m'imagine qu'elle est comédienne, car d'elle émane une luminosité si vive et fantaisiste qu'on ne peut que la remarquer. Je la trouve magnifique. Quand elle me lance sa réplique presque théâtrale, je l'écoute en souriant de connivence, la révolte riieuse est toujours agréable à entendre.

Elle disparaît dans le bistrot du coin.

Par hasard je la revois, quelques jours plus tard, toujours aussi présente en ce jour particulièrement sombre de novembre : elle m'apparaît contrariée et n'a plus cette distance humoristique que je lui avais trouvée lors de notre première rencontre. C'est un lundi, la chaussée est mouillée, il bruine depuis le début de la matinée. Chacune sur son vélo, nous empruntons le même trajet, rue Ledru-Rollin, elle devant, moi derrière, roulant au même rythme, comme si nous nous baladions ensemble. Même si je la suis de près, à aucun moment elle ne me jette le moindre coup d'œil. Elle parle tout haut et conspue les automobilistes : « Tous des enfoirés ! » C'est ce qu'elle crie en se plaignant de leur manque de civisme, levant le bras, gesticulant et insultant dans tous les sens. C'est sûr qu'à Paris on ne circule à bicyclette qu'à ses risques et périls. Aujourd'hui, dans la grisaille du matin, elle n'a plus ce regard brillant et ce ton humoristique qui m'avaient tant séduite la fois d'avant, quand elle blaguait, légère, au sujet de sa condition de jeune mère un peu délinquante, fatiguée de ses responsabilités. La voici maintenant, au contraire, exacerbée et sans humour, sur le bord d'exploser, hurlant tout

haut ce que plusieurs pensent tout bas. Tant de gens dans cette ville sont à bout de sentiments et de nerfs.

Peu de temps après, je revois encore une fois celle pour qui j'éprouve maintenant une réelle sympathie. À la poste, elle attend dans la file, pleurant et se lamentant, complètement défaite, sans plus aucune manifestation de sa rébellion, la tête penchée, prostrée, répétant à répétition qu'elle a soif.

Tout le monde la regarde, mais personne ne réagit, jusqu'à ce qu'un homme sorte enfin du cortège, s'approche d'elle, bienveillant, et lui parle doucement, tout bas, très lentement. Les paroles rassurantes qu'il lui murmure semblent agir instantanément : elle se calme.

Tous semblent éprouver, comme moi, de la compassion pour son émoi. Ça se voit sur les visages, on ne peut qu'être perméable à la tristesse que vit la jeune femme qui n'a plus une once de distance, s'écroule de chagrin dans la poste de Richard-Lenoir. Elle semble à bout de nerfs.

Il y a, dans cette ville, une pharmacie à l'angle de chaque rue : les ansiolytiques préviennent les débordements, engourdissent les gens, amortissent les sentiments. Il est préférable, pour ne pas attirer l'attention, d'éviter d'exposer sa vulnérabilité sur la rue. Se révolter en public comporte des risques, par ces temps d'intolérance, dont celui de se faire interpellé par la police et d'être carrément embarqué. Mais ce n'est pas le cas ici : dans cette poste fourmillante, on est solidaire du désarroi de cette femme, plein de respect pour la chagrinée.

Elle quitte soudain la file et se rend directement au guichet, demande un verre d'eau que quelqu'un lui apporte immédiatement. Elle s'assoit sur une chaise posée près des guichets et reste suspendue à son verre qu'elle boit par petites gorgées, hoquetant, fixant le mur devant elle, vers ce point d'horizon où, durant de longues minutes, elle cherche à reprendre ses

esprits, sans bouger, le temps arrêté, malgré ce va-et-vient ininterrompu dans la poste.

En sortant, j'aperçois un jeune homme, à peu près du même âge que l'éplorée : il est assis sur un banc et regarde vers la poste, visiblement contrarié.

Je n'ai jamais revu la jeune femme et m'en inquiète. Déjà cette fatigue de vie dans leur trentaine à peine entamée.

